

Chapitre 1

- UN CRIME dans un village.
- Et pourquoi le nôtre, précisément? demande Mati.
- Je n'en connais pas d'autre.
- C'est pour ça que tu es revenu?
- Et aussi pour vous voir.
- Qu'est-ce que ça va être? Un film? demande à nouveau Mati.

– Ou un livre. Je ne suis pas encore fixé.

Le troisième appel de don Ángel m'épargne des explications supplémentaires:

– Dites, c'est servi! Je sais que vous devez vous mettre à jour, mais vous reprendrez plus tard.

– Féfé, je te jure, je te regarde et je n'arrive pas à croire que tu es là, me dit tout à coup Guido, qui jusque-là n'a pas dit grand-chose. Ça fait combien de temps?

Je tarde à lui répondre. Je suis en train de m'extirper du canapé dont mon corps a reconnu sans difficulté les ressorts; je regarde les souvenirs de voyages en Europe et au Moyen-Orient que les actuels occupants des lieux n'ont jamais faits, je retrouve sous mes semelles les aspérités des carreaux de faïence anciens, et aussi les meubles, les ornements de la maison qui appartenait à mes grands-parents avant d'être rachetée par leurs voisins de toujours, les Tuttolomondo. Je suis de retour à Malihuel,

me dis-je avec un doux étonnement. Je suis de retour à Malihuel.

– Euh... environ vingt ans, non?

– ALORS comme ça vous voulez écrire sur le village. Il y a bien eu une étude hydrographique sur la lagune, il y a de ça un bon bout de temps; plus ou moins... C'était quand, Néné?

À l'angle de la rue principale et de la rue connue comme celle de la Poste, de la Compagnie des téléphones, des Tribunaux ou encore du Club nautique, se trouve le bar le plus traditionnel du village, Los Tocayos, dont le patron, don Porfirio Dupuy, descend en ligne directe d'un des deux Hipólito qui ont ouvert l'établissement. Trois portes bleues sur la grand-rue et deux sur l'autre donnent accès à une vaste étendue de murs vert d'eau, à peine tempérée par un revêtement en bois vernissé, les photos encadrées des petits chiens dorlotés de don Porfirio, les trophées qu'ils ont récoltés au canodrome de Colón et une pendule chinoise imitation modèle ancien. Le local est en forme de L, avec un billard et deux baby-foot à l'extrémité du côté long et, sur le côté court et dans l'angle, des tables ostensiblement regroupées autour de celle que préside soir après soir don León Benoit.

– Mille neuf cent soixante-treize, lui répond sans hésiter le serveur.

– Le Néné est notre mémoire vive, seul le professeur Gagliardi en sait plus que lui. Et c'est à peu près tout, si je ne m'abuse. Vous allez écrire quelque chose de ce style? me demande don León.

– Non.

– Lui c’est un écrivain pour de bon, explique Guido, assis à côté de moi. Il écrit des contes, des romans. De la littérature, quoi.

– Ah, ça, nous n’en manquons pas non plus. Si la littérature vous intéresse, je suppose que vous avez dû lire *Le Rêve de Monsieur le juge*, qui se passe ici justement. Ce livre raconte toute l’histoire de la fondation. Non, il n’y a pas à dire, sur ce village on a beaucoup écrit, les villages voisins sont peut-être plus grands mais ils n’ont pas notre histoire. Saviez-vous que nous existons depuis les temps de la colonie ? Sur les cartes les plus anciennes figure déjà la lagune. La Frontière Nord passait par ici. Nous avons subi plusieurs attaques d’Indiens, et aussi des guerres civiles. Il y avait un fortin, et c’est Lavalle en personne, rien moins, qui l’a brûlé. De l’histoire, nous en avons à revendre. « Le village deux fois centenaire », comme dit la chanson. On m’avait dit que vous étiez intéressé par la géographie, par l’écologie, allez savoir pourquoi ? Qui m’a dit ça, Néné ?

– Licho.

– Tu te rends compte ce que c’est que de parler à tort et à travers ? Et dire que j’ai cherché pour vous des informations sur la composition chimique des eaux de la lagune, qui, comme vous devez le savoir, sont curatives. Ça peut vous être utile ?

– Méfie-toi, il va vouloir t’embringuer dans le négoce de ses installations balnéaires, intervient Guido.

Don León sourit.

– Un jour, le village vivra à nouveau de la lagune, et ce jour-là il faudra m’élever une statue à côté de celle du commandant. En voilà une histoire à raconter, celle de la statue du commandant.

– Oui, bien sûr. J’avais tout de même en tête quelque chose de plus actuel, je ne sais pas, portant sur ces... disons vingt dernières années, pas au-delà.

Percevant ou croyant percevoir un frisson d’inquiétude, je m’empresse d’ajouter :

– De toute façon ce sera une œuvre de fiction, en aucun cas un documentaire. Le village de mon histoire aura beaucoup de points communs avec celui-ci, la région, la lagune, que sais-je?...

Ce n’était pas si facile à expliquer, contrairement à ce que j’avais pensé au départ.

– Je vais même lui donner un autre nom, pour qu’il n’y ait pas de confusion et qu’on ne vienne pas me dire ensuite, ce n’est pas comme ça, ce n’était pas comme ça... Je vais lui donner un autre nom.

– Aha, commente don León. Et peut-on savoir lequel?

– Malihuel. Dans mon histoire, le village s’appellera Malihuel.

– DES CRIMES, ici à Malihuel, que je sache... Tu as souvenir de quelque chose, Vicente? demande don Ángel à son frère.

– Il y a bien eu une affaire, ça fait un bail, tu n’étais pas encore né. Celle de l’hôtel d’Arana. Tu te rappelles?

– Tu penses! Le nombre de fois qu’on a dû me la raconter. Tu sais comment ça s’est passé, Féfé? me demande don Ángel.

– Maman me faisait regarder tous les soirs sous son lit pour voir si l’assassin de madame Arana ne s’y trouvait pas. À Buenos Aires, en plus.

– Il était représentant en étoffes, je l’ai connu, commence Vicente avant que la voix de son frère devance la sienne.

– Sous le lit je ne sais pas, mais dessus c’est sûr. Pour la plupart le représentant n’était que vaguement l’amant de la femme, et c’est son mari qui l’a..., dit don Ángel, substituant au mot le geste d’une main qui empoigne un couteau. On a fini par faire porter le chapeau à l’autre. D’une pierre deux coups, il a fait Arana. Peu après il a fermé l’hôtel et il s’est évanoui dans la nature. On peut encore en voir les murs, là-bas dans la colonie, en face de la gare. Tu l’as emmené le voir, Mati?

Don Ángel occupe le haut bout de la table lors du dîner de bienvenue que les Tuttolomondo ont organisé pour moi. L’une des deux places d’honneur me revient, naturellement; l’autre est réservée à Vicente, son frère aîné.

– On pourrait peut-être y aller demain après-midi, si ça sèche un peu, répond Mati, mon grand ami d’enfance, assis à côté de moi.

Il m’a proposé de m’héberger pendant mon séjour à Malihuel, dans la maison qui appartenait autrefois à ses parents.

– Les chemins de la colonie sont impraticables quand il pleut, confirme don Ángel. C’est quelque chose comme ça que tu vas écrire, Féfé?

– Plus ou moins. (Je mens.) Un roman policier, j’ai pensé; j’ai pensé que c’était une bonne idée de le situer ici. Par exemple, on commet un crime à Malihuel. Trois mille habitants. Tous se connaissent. Cette nuit-là, il n’y a pas d’étrangers dans le village. Autrement dit, l’assassin est forcément l’un d’entre eux. Tout le monde soupçonne tout le monde. Ou alors c’est une conspiration; tout le village s’est mis d’accord.